

**Zeitschrift:** Actio : un magazine pour l'aide à la vie  
**Herausgeber:** La Croix-Rouge Suisse  
**Band:** 96 (1987)  
**Heft:** 1-2

**Rubrik:** Opinions

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**On nous cache la vérité***M. W., chimiste, Bâle*

Jeune encore, j'ai vécu la Deuxième Guerre mondiale. Alors que l'on était de moins en moins certain que le Reich millénaire d'Hitler ne chercherait pas à annexer la paisible Helvétie, de nombreux Bâlois prirent tout ce qui avait quatre roues et le grand exode commença vers le cœur de la Suisse. Encore aujourd'hui je revois ces colonnes de réfugiés.

Lorsque le 1<sup>er</sup> novembre 1986, les voitures à haut-parleur sillonnèrent la ville, demandant à la population de fermer les fenêtres, je pensai subitement: maintenant, la mort nous prend simplement dans notre lit. Nous sommes sans

défense. Nous ne pouvons plus fuir. Nous devons subir ce qui nous arrive.

J'ai pris ma retraite à 55 ans. Je travaillais comme chimiste dans une grande industrie chimique bâloise, et, entre autres, dans le département des insecticides. Les retraités de ce service ne vivaient pas au-delà de 70 ans. Je connaissais le danger que représentaient les substances que nous utilisons. Je savais ce que l'usine laissait échapper dans l'air par ses cheminées et dans les cours d'eau par ses canalisations. Mais je ne pouvais rien dire. Je me répétais que, lorsqu'on fait partie d'une grande famille, on ne peut pas s'exprimer librement. Et puis, que d'autres le fassent à ma place!

Et finalement, nous nous taisions tous! L'emploi, la sécurité financière passaient avant toute chose. Personne n'ose mordre la main qui le nourrit.

Si la pollution du Rhin, après l'incendie de Sandoz, n'avait pas provoqué une hécatombe de poissons, on aurait essayé de nous faire croire que cette catastrophe était, certes, fort regrettable, mais nullement dangereuse pour l'homme. Depuis novembre, les annonces de catastrophes s'accumulent: de nouveaux gaz dans l'air, de nouvelles substances toxiques dans le Rhin. Je sais, nous avons toujours vécu avec! Aujourd'hui cependant, elles sont enregistrées, mesurées et les médias en parlent.

Autrefois, j'aimais me promener sous la pluie. Aujourd'hui, je n'ose plus. Représentons-nous le cercle de la vie, tel qu'on nous le décrivait avec tant de poésie à l'école: le bon soleil, qui aspire les gouttes d'eau, les transformant ensuite en nuages pour abreuver la terre fertile.

Après la catastrophe, une équipe de plongée nettoya le fond du fleuve avec une sorte d'aspirateur. La télévision retransmit une partie de cette opération-nettoyage. Dans le lit du fleuve, il n'y avait plus de vie. L'anguille, qui se mouvait, était en fait morte. Coincée entre les pierres, elle était ballottée sans défense par les mouvements des eaux. Sans défense, comme nous le sommes tous aujourd'hui. □

# Catastrophes chimiques: sommes-nous sans défense?

**Tirer les conséquences de l'affaire de la Schweizerhalle***H. Wick, conseiller national démocrate-chrétien, Bâle*

Le 1<sup>er</sup> novembre, à quatre heures du matin, je fus, comme beaucoup d'autres concitoyens de notre région, tiré du sommeil par les voitures à haut-parleur de la police. En même temps, une odeur abominable de mercaptan qui ressemblait à la bonne vieille odeur des bombes puantes nous envahit. Un immense incendie dans un entrepôt chimique! On peut facilement s'imaginer quel sentiment de peur nous saisit à ce moment-là. Je me suis mis à calculer dans ma tête comment fuir rapidement avec une famille de six enfants et trois masques à gaz.

Imaginez-vous un instant dans cette situation: peut-être avez-vous entendu parler au service militaire des dangers de ces gaz qui paralysent les centres nerveux et qui, comme les insecticides entreposés à la Schweizerhalle, bloquent l'action de l'Acétyl-Cholinesterase. Les gaz de la Schweizerhalle sont bien plus toxiques pour l'être humain. Et supposez que vous appartenez à cette catégorie de citoyens qui se laissent inoculer le virus de la méfiance sans borne envers leurs autorités, victimes qu'ils sont de la tacti-

que de déstabilisation appliquée systématiquement par certains groupements politiques. Ou aurez-vous dès lors compris combien la peur peut vous prendre jusqu'au fond de vous-mêmes et que les effets psychiques et psychosomatiques deviennent plus significatifs que les effets directs sur l'homme. Il n'y a pas de doute: les conséquences doivent être tirées. Ici je me réfère à la motion du PDC et à mon interpellation: par exemple, interdiction des produits agrochimiques non bio-dégradables, amélioration du contrôle des pouvoirs publics en cas de risques cumulés dans les entrepôts, à la production, etc...

Et maintenant, venons-en au mot d'ordre «pour une chimie propre»! Que veut dire «propre»? Existe-t-il une nature propre? Même si ces mots d'ordre percutants ont souvent un fond de vérité, il n'en reviennent pas moins à une terrible simplification.

En 1961/62, j'ai travaillé dans un petit hôpital de campagne dans le sud de l'Inde. Les couches les plus pauvres de la population souffraient entre autres de la faim et de malnutrition. A cette époque, l'Inde ne parvenait pas à nourrir suffisamment sa population qui comptait alors plus de 400 millions d'habitants. Je suis retourné dans cet hôpital en

1985. La famine appartient pratiquement au passé. L'Inde est devenue un pays exportateur de produits alimentaires, bien que sa population dépasse les 600 millions d'habitants. Dans les rizières de Kerala, on cultive maintenant des légumes et de la canne à sucre. Comment s'est produit ce petit miracle?

Bien sûr, les surfaces cultivables ont été agrandies, on y a introduit des variétés plus rentables, on a recouru à de meilleures méthodes de cultures et à une fertilisation adéquate; mais, sans pesticides, les récoltes n'auraient pas pu être assurées.

Ces pesticides doivent être bio-dégradables pour ne pas avoir à long terme un effet négatif. C'est là une condition à l'enregistrement d'un produit, non seulement dans nos pays, mais aussi dans de nombreux pays du tiers monde. Naturellement, il est facile de donner des exemples de l'utilisation peu conforme des produits agrochimiques et d'un marketing condamnable. Cela ne change rien au fait que l'on ne pourrait assurer l'alimentation de la population mondiale, qui compte aujourd'hui plus de 4,5 milliards d'êtres humains, sans protéger les produits agricoles et les récoltes. C'est pourquoi, des mesures trop rigoureuses visant à en «finir

avec les produits toxiques» impliqueraient un retour des grandes famines – qui toucheraient encore les pauvres.

«En finir avec les produits toxiques» annoncerait aussi le retour de la malaria dans de nombreuses parties de l'Inde. Alors qu'on a enregistré en 1953, 75 millions de cas de malaria, il n'y avait, en 1967, plus que 100 000 cas. Dans l'hôpital où j'ai travaillé, la prophylaxie de cette maladie n'est plus nécessaire.

«En finir avec les produits toxiques» signifierait la réapparition de la filariose dans les régions fluviales de l'Afrique occidentale. Un million de personnes en sont mortes, 100 000 personnes environ étaient devenues aveugles lorsqu'en 1974, l'OMS entreprit son programme de désinfection visant l'agent de contamination: les moustiques. Aujourd'hui, on ne devient plus aveugle à cause de cette maladie et les habitants sont revenus s'installer dans ces régions très fertiles. En tant que pays riche, à l'abri dans une zone tempérée, nous ne devons pas oublier ces données, lorsque nous avançons cette revendication justifiée en soi d'une diminution des produits toxiques et d'une industrie chimique plus propre et de meilleure qualité. □